

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

La robe rouge

Jean Montalbetti

Volume 10, Number 5-6, September–December 1968

Le refus global vingt ans après

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/29560ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Montalbetti, J. (1968). La robe rouge. *Liberté*, 10(5-6), 30–37.

la robe rouge

Demain j'aurai vingt et un ans.

Vous allez me dire que c'est un jour semblable à tous les autres, qu'il n'y a rien de changé, quel que soit le chiffre des années; que la loi me dit «adulte», mais que pour vous, je serai toujours un enfant. Que cette date ne signifie rien, que j'ai toujours autant besoin de votre soutien. Que vous êtes mon guide naturel . . .

Vous êtes le Père, donc le tabernacle de la «Vérité», la source de vie à laquelle le fils ne doit cesser de s'abreuver; vous détenez seul le privilège de la «Raison», vous revendiquez l'apanage de la rectitude de pensée. S'éloigner de vous, ce serait se soustraire au souffle de l'intelligence, ce serait tomber dans l'hérésie, signer sa propre excommunication.

Vous aimeriez que je vous dise que rien ne sera changé de l'ordre que vous avez établi; que vous serez toujours l'astre central et moi votre satellite, gravitant l'orbite de votre pouvoir à la guise de votre fantaisie; qu'aucun bouleversement n'interviendra jamais pour détruire l'harmonie de votre création. En cet anniversaire vous attendez de moi un nouvel acte d'allégeance et plus encore un asservissement intellectuel et spirituel

cette fois librement contracté. Vous n'êtes prêt à me reconnaître quelque discernement de pensée ou quelque qualité d'âme que dans cette holocauste qui constitue pour vous la simple remise d'une dette dont vous êtes le créancier et dont je suis le débiteur.

Vous m'attendez peut-être, réfugié solitaire dans le monde absorbant de vos occupations professionnelles. Pourquoi tardais-je à venir? Ne viendrai-je pas sacrifier à vos mérites à l'orée de votre temple? Vous avez tant fait pour moi, vous avez si longtemps espéré retrouver en moi les traits les plus marqués de votre caractère, j'entends ceux que vous avez toujours écoutés en vous avec un inique sentiment de satisfaction: l'orgueil de votre pensée, le mépris de votre esprit pour tout ce qui n'était pas vous ou de vous, la haine de votre coeur pour tout ce qui était contre vous, la misanthropie de tout votre être qui vous conduisait inéluctablement à un perpétuel isolement; solitude qui alimentait à nouveau en vous l'orgueil, le mépris et la haine dans cet étrange monde circulaire où vous vous donniez à vous-même comme l'origine et la fin de toute chose. Il aurait fallu que je me montre digne de vous et pour accéder à cette haute cime où vous vous étiez placé, et où vous ne désespériez pas de me hisser un jour, il aurait fallu que j'accepte sans restriction la main que vous vouliez bien me tendre.

Ainsi, préservé de la promiscuité du «commun» et de la bassesse de ses «instincts» (dont le plus funeste sans aucun doute est l'instinct de liberté!), j'avais quelque chance de devenir, grâce à votre soutien, un être quelque peu différent de la multitude. Il me fallait seulement accepter de vous suivre, de vous confier mon destin, intimement pénétré dès le départ d'une certitude première: «jamais je ne trouverais de meilleur exemple que mon père, ni de plus sûr guide, ni de meilleur conseil».

Mais ce soir, personne n'a frappé à la porte de votre bureau. Vous serez condamné à ravalier le discours que vous aviez soigneusement préparé. Devant l'autel de votre autorité j'ai refusé de faire la gémulation de mon obéissance. Vous vous

consolez de cette attente déçue en préférant passer sous silence cette date importante de ma vie. Une fois de plus vous ne prendrez pas l'initiative d'une explication. Vous attendrez qu'un signe vienne de moi: une velléité d'indépendance, la revendication d'un droit ou quelque autre manifestation d'un début d'affranchissement. Alors, accompagnant votre juste indignation, rejailliront en vous les phrases sonores que vous venez de répéter à huis clos. D'une voix tranchante vous édicterez devant moi, comme vérités éternelles, les maximes impitoyables de votre éthique égocentrique.

Vos peines seront inutiles. Entre vous et moi vos principes révolus sont un obstacle à toute compréhension. Vous croyez voir en moi un jeune enfant qui n'existe plus, vous vous êtes fait de moi une image que vous substituez à mon véritable visage; c'est l'habitude qui a usé l'acuité de votre vue. Vous croyez ne plus avoir besoin de me regarder pour savoir ce que je suis. Je vous entends, vous me connaissez par coeur, vous êtes mon père et en me mettant au monde vous avez accouché d'une connaissance intuitive de moi que vous imaginez parfaite et définitive. Au demeurant vous me seriez reconnaissant d'être fidèle à l'idée que vous vous êtes fait de moi-même. Combien de fois ne m'avez-vous pas dit: «J'ai pensé pour toi... Ton avenir tel que je le conçois... La voie que je voudrais te voir suivre...» et toutes ces phrases qui veulent simplement dire que vous disposiez de moi comme d'un bloc de terre glaise que vous rêviez de façonner à votre guise et j'ose le dire, bien souvent à votre ressemblance. Vous me prêtiez abusivement les options de votre vie sans seulement penser à vous enquérir de mes propres inclinations.

Et pourtant, bien des années se sont écoulées depuis le temps où vous deviez me soutenir de vos bras dans mes premiers pas. Aujourd'hui je marche seul et mes pas sont fermes. La vie est ainsi faite, voyez-vous, que le temps n'est pas éloigné où ce seront les vôtres qui commenceront à manquer d'assurance. Vous aurez alors besoin de mon bras pour vous guider. Mais même à ce moment-là, en dépit de ce que j'aurai souffert de vous, jamais il ne me viendra l'idée de substituer ma

volonté à la vôtre pour vous imposer un chemin que vous n'auriez pas choisi. Je reconnais votre liberté et c'est pour cela que j'aimerais vous voir respecter la mienne.

Sans doute êtes-vous surpris de ma révolte. Vous n'aviez jamais soupçonné en moi un rebelle, ne serait-ce que faute de personnalité. Je ne vous ai guère habitué à des paroles aussi cinglantes. Celles-ci vous blessent d'autant plus vivement. Vous découvrez aussi que la colère fait souffrir, puisqu'elle met une âme à nu, sans luxe de précautions, au seul nom de l'impitoyable exigence qui la pousse à tout dire après avoir beaucoup tu. Elle est donc à la fois une libération et une destruction. On dit communément qu'elle aveugle. Je la crois au contraire terriblement lucide, trop sans doute, puisqu'elle est insupportable. Ce qui est mauvais en elle, c'est la violence, puisqu'elle provoque des meurtrissures.

Vous vous tromperiez gravement en prenant ces lignes pour une déclaration de guerre. Je n'ouvre pas ici des hostilités. Je n'en ai ni les armes, ni le fanatisme. Ne pensez pas non plus que je requiers du haut d'un tribunal. Les mises en scènes des cours de justice m'ont toujours semblé dérisoires et j'ai trop souvent éprouvé le sentiment du ridicule devant la suffisance grotesque des hommes de loi pour me draper aujourd'hui dans les fastes usurpés d'une robe rouge. Je ne réclame contre vous aucun châtiment. J'ignore ce que peut être l'esprit de vengeance.

D'ailleurs, pour tout dire, l'univers totalitaire que je viens de vous décrire, s'il est authentique, me paraît à présent un monde ancien. Je n'ai pas la vocation du martyr. Vous ne me verrez pas davantage exposer mes plaies et mes cicatrices.

Une nuit suffit pour réussir une évasion, à condition de l'avoir bien préparée. Il faut des mois pour construire un tunnel et quelques minutes pour le franchir. Au delà, il n'y a plus que quelques barbelés à couper et quelques mines à éviter. Après, tout commence...

Vous avez deviné en trouvant ce matin cette lettre qu'elle était l'ultime message d'un fugitif. A la surprise succédera la

colère, puis le dépit. Nous risquons de rester longtemps sur ce malentendu. Je ne vous aurai du moins déchiré qu'une fois dans ma vie. Je crois que c'était inévitable. Nous avons cessé désormais d'appartenir au même univers. Vous comprenez à présent pourquoi je parlais d'orbite tout à l'heure. Cette nuit j'ai changé de galaxie. Je crois nous avoir ainsi évité, à l'un comme à l'autre, la menace d'un cataclysme.

Voyez-vous, vous ne l'avez peut-être pas ressenti, mais nous ne sommes pas faits de la même matière. Vous avez vu dans votre imperméabilité de caractère et dans l'immuabilité de votre esprit un signe de force, sinon de supériorité, que vous avez toujours présenté comme un titre de gloire. Je vous trouvais fermé sur vous-même. J'aspirais à être ouvert aux autres. Vous appeliez cela «être influençable» avec une nuance de mépris. Pour moi, cela voulait seulement dire que je pouvais me sentir moi-même en tous et avec tous, que je haïssais l'esprit de forteresse et d'autarcie, que je redoutais avant tout la prison des systèmes, l'asservissement des partis pris, la sclérose du discernement, l'impotence de la disponibilité, la fossilisation de l'âme. J'aimais trop la riche variété des formes pour ne pas accepter d'être *malléable* (je sais que c'est un mot qui vous lève le coeur, mais je l'emploie à dessein). J'ai toujours cru que l'homme pouvait être la plus belle oeuvre d'art, mais qu'il fallait une vie entière pour en parachever le modelage.

Oui j'étais et je veux demeurer disponible à toutes les mutations à l'intérieur comme à l'extérieur de moi-même. Ce sont les crocodiles qui durcissent leurs carapaces. Je ne me sentirais vraiment accompli qu'en osmose avec le monde. Voilà pourquoi je ne pouvais vivre plus longtemps à la remorque d'un système clos que vous aviez aveuglément réduit à vos propres dimensions.

Mais je vous mets en garde contre votre bonne conscience. Vous vous rassureriez à tort en pensant: «C'est le jeu de la vie, il a voulu voler de ses propres ailes et il a désiré cesser d'être mon satellite pour graviter désormais selon sa propre orbite». Je vous le redis. Ceci pourrait être vrai si j'étais fait de la même matière que vous. Il ne s'agirait alors en somme entre

nous que d'un banal conflit de frontières. Je ne vous dispute pas mes quelques arpents de terre meuble. C'est votre création que je mets en cause. Permettez-moi de vous préciser sur ce point ma pensée. Notre siècle verra la fin de ces mini-républiques que votre génération a cultivées avec tant de soin, si jalouses de leur intégrité et de leur souveraineté. Vous avez figé la vie dans le carcan blessant des lois, des décrets, des dictats, des idéologies, des tabous, des principes, des hiérarchies, des conventions et des idées reçues. Vous avez cultivé le goût des cellules par masochisme civique. Vous avez sacrifié l'expérience de la liberté à l'illusion du pouvoir. Vous avez abdiqué l'imagination au profit du conformisme le plus étroit. Vous avez rogné vos ailes par peur de succomber à la tentation de l'évasion, vous avez arraché vos yeux à la convoitise de l'esprit critique, vous avez anesthésié vos sens pour trouver le repos du coeur. Vous avez cultivé l'exil intérieur, le repli, la retraite. Autant de défaites que vous avez maquillées en victoires. Vous avez vécu retranché, embusqué, emmuré. Et vous avez construit autour de vous et de la cité d'autres murs encore plus épais que ceux que vous y aviez trouvés, pour préserver cette communauté d'invalides qui vous rassure, puisqu'elle manque par où vous péchez.

Mais voilà notre génération qui vient vous surprendre, du fond même de votre terrier. D'abord vous n'y prenez pas garde. Elle ressemble seulement à ce que vous avez été autrefois; elle ne peut tarder à devenir ce que vous êtes à présent. Elle aussi saura couper les ponts, barricader les rêves au nom du *bon sens* dont vous essayez de lui donner le goût. Elle va *s'endurcir* comme vous aimez à le répéter, c'est-à-dire échapper à ses chances de mutation, en perdant progressivement à votre contact ses caractères de malléabilité et de perméabilité. Vous espériez ainsi couper court à ses possibilités d'évolution et de renouvellement. Vous avez déposé au pied de notre berceau tous les présents de votre civilisation et nous avons été comblés de tous ces dons qui nous prédestinaient à devenir insensiblement de glorieux invalides, semblables à vous, dans un monde identique au vôtre. Vous nous avez allaités de votre culte matérialiste, vous avez étouffé nos cris avec la sucette du progrès,

vous avez gavé nos yeux du spectacle de vos richesses, vous nous avez bercés dans le confort de votre standing, vous avez rempli nos oreilles de vos slogans et de vos mots d'ordre, vous avez voulu frapper notre imagination par l'étalage de votre pouvoir et toucher nos coeurs par la perspective de votre héritage.

Hélas c'était trop, vous n'avez réussi qu'à nous donner la nausée. Indigestion d'enfants gâtés ironisez-vous. Peut-être, mais dans la satiété de vos biens et de vos principes nous avons perçu une inéquation profonde avec nos propres natures. Dès lors nous avons cherché ailleurs le salut, je veux dire une autre vie et un autre monde, puisqu'il était désormais manifeste que nous étions étrangers au vôtre.

Voilà pourquoi notre refus est avant tout une rupture. Nous vous abandonnons l'univers que vous avez taillé à votre mesure et nous partons à la recherche d'un paradis possible. Ces mots vous font sourire. Les prophètes n'ont plus cours de nos jours, n'est-ce pas?

Vous vous êtes d'ailleurs souvent étonné du visage que j'ai pris peu à peu. Vous avez critiqué ces cheveux longs tombant jusqu'aux épaules, cette barbe effilée que vous trouviez sale. Vous vous êtes plus d'une fois irrité de cet air d'une autre époque qui contrastait si singulièrement avec la silhouette d'homme moderne que vous vous appliquiez à vous donner. Dès lors vous avez eu honte de moi et vous avez préféré ne plus m'exhiber autour de vous. Vous avez eu raison, je n'espère plus rien des animaux savants que vous fréquentez.

Si nous ne leur ressemblons plus c'est que nous avons cessé de faire partie de leur race. Nous sommes les prototypes d'une nouvelle ethnie, dont la mutation a été provoquée par les forces contraignantes de votre civilisation. Vous nous trouvez des visages de Christ. Vous avez raison. Nous venons annoncer, pour les vingt siècles à venir, l'avènement d'un autre royaume. Je vois votre scepticisme sourire. Il y a bien longtemps que vous ne croyez plus à la félicité d'une vie surnaturelle après la mort, dont la promesse fut pour tant de généra-

tions l'ultime consolation à la misère de leur condition. Mais vous avez usé abondamment de cette croyance et vous continuez d'abuser de cette foi. Vous vous êtes bien gardé de dé tromper ceux qui sacrifient la vie à la mort, parce que vous n'aviez besoin que de leur vie pour concourir au fonctionnement harmonieux de votre société. Nous n'y croyons pas non plus et nous le dirons, mais nous proposerons en échange un nouveau mode d'existence et une nouvelle civilisation qui donneront enfin son plein essor à la vie en détruisant conjointement l'adulation du monde et le mythe de la mort.

Parce qu'il nous est physiologiquement impossible de vivre dans votre univers, nous savons que vous et d'autres qui vous ressemblent ou vous ressembleront ne pourront s'adapter au nôtre. Notre but n'est donc pas, comme je vous le disais en commençant, de substituer notre aspiration à votre volonté, notre pouvoir à votre direction, notre imagination à votre système. Nous ne chercherons pas à soumettre et à contraindre, contrairement à vos usages. Nous essaierons seulement de convertir. Nous organiserons une fuite possible de votre planète. Désormais nos deux mondes devront coexister. C'est ce simple droit que nous revendiquons. Mais puisque nous ne chercherons pas à vous supplanter sur votre terrain, nous vous éviterons la peine de nous détruire. Vous n'aurez à souffrir que de quelques évasions. Ces désertions ne risqueront guère de menacer l'équilibre de votre édifice. Grâce aux progrès de votre technique vous vous passerez de plus en plus aisément de main d'oeuvre. Nous souhaitons seulement qu'un jour vous parveniez à ce degré de perfection où votre création mécanique puisse enfin accomplir ses révolutions au moyen de ses seuls cerveaux électroniques sans y engloutir les hommes qui auront mieux à faire chez nous, où notre communauté ne demandera qu'à s'élargir sans cesse pour accueillir tous les fugitifs de ce monde ancien, même vous.

JEAN MONTALBETTI